
anthropologie et espace:

champ, methodes et pratique



Introduction

Danielle Provansal

L'histoire d'un réseau: finalités et cadre institutionnel

Cet ouvrage est l'aboutissement d'une réflexion amorcée depuis plusieurs années au sein d'un réseau européen de chercheurs réunis autour de la problématique commune de l'anthropologie de l'espace. Créé en 1992, ce réseau s'est donné pour tâche d'ouvrir un dialogue entre disciplines aussi diverses que l'anthropologie sociale, la sociologie, l'architecture, l'urbanisme, l'histoire, le droit ou la géographie autour d'un même objet - l'espace- et à l'intérieur d'un même champ théorique pouvant les englober toutes, l'anthropologie. Deux objectifs concrets se sont rapidement dégagés de cette volonté commune: le premier était d'ordre didactique, le second d'ordre épistémologique.

Concernant le premier objectif, il s'agissait donc tout d'abord de créer une matière d'enseignement capable de «coiffer» et de relier entre elles les différentes spécialités qui traitent de près ou de loin de l'espace et d'en faire un outil méthodologique transdisciplinaire efficace pour chacune de disciplines impliquées. Pour ce faire, entre 1992 et 2000, le réseau coordonné d'abord par Françoise Paul-Levy, pionnière en la matière et auteure d'un livre sur l'ethnologie de l'espace, conjointement avec Marion Segaud¹, puis coordonné entre 1997 et 1999 par Rabia Bekkar, s'est attaché à préparer un enseignement de DEA européen - CDA - dans le cadre prévu à cet effet par les programmes européens PICS, puis ERASMUS-SOCRATES. Toutefois, en 2000, Bruxelles n'a pas renouvelé les subventions accordées jusqu'alors pour cette préparation. Le réseau a donc dû se replier sur des objectifs plus modestes, sans pour autant cesser ces activités. En effet, les accords de mobilité d'étudiants et d'enseignants, noués au sein du réseau au titre du programme ERASMUS-SOCRATES, ont continué à fonctionner à fournir un cadre d'échanges institutionnels fructueux que l'interruption du financement européen n'a pas remis en cause. Ils subsistent toujours pour la plupart.

En ce qui concerne le second objectif plus orienté vers le débat théorique et la confrontation des terrains empiriques mais inséparable du premier car destiné à le nourrir de manière féconde et continue, il s'est matérialisé sous la forme de plusieurs publications. En effet, à l'issue d'une rencontre scientifique tenue en Grèce, à Skiros en 1995 et réunissant des représentants de dix sept universités européennes, une première publication du réseau a vu le jour, faisant état déjà des convergences et des divergences qui unissent ou séparent encore les différentes disciplines sur le thème de l'espace. Elle a eu en tout cas l'immense mérite d'ouvrir un débat que nous avons prolongé au cours de nos réunions annuelles ou à travers d'autres formes de contacts, comme les enseignements ou séminaires dispensés dans le cadre des échanges SOCRATES-ERASMUS du réseau et ce, malgré les nombreuses difficultés rencontrées.

En 1997, un autre ouvrage a paru: il s'agit d'un *text-book* d'anthropologie de l'espace publié à Florence en français. Destiné à des chercheurs ou des étudiants avancés, il porte sur le débat autour des interfaces interculturelles, des pratiques de l'espace et contient quelques propositions d'ordre épistémologique. Ce troisième ouvrage, fruit de la réflexion élaborée au cours de plusieurs réunions scientifiques (Florence, 1997, Paris, 1998, Barcelons, 1999 et Lisbonne, 2000), était tout d'abord destiné à fournir un appui didactique aux éventuels étudiants du DEA européen d'anthropologie de l'espace et avait été essentiellement conçu comme une sorte de manuel où chaque discipline et chaque chercheur confrontait son propre point de vue à ceux des autres, cherchant à établir entre les différentes perspectives d'indispensables passerelles méthodologiques. L'interruption du projet de CDA européenne nous a pas semblé justifier l'abandon de textes qui, même s'ils sont parfois rédigés dans un but essentiellement pédagogique, n'en sont pas moins riches du point de vue théorique et méthodologique, d'où la décision prise Josep Muntañola et moi-même, en accord avec Rabia Bekkar, de les publier en l'état.

Avant de présenter le contenu de ce troisième ouvrage, il nous reste à signaler une autre initiative du réseau: il s'agit de la création en 1999 de l'Association de l'Anthropologie de l'espace destinée à fournir un cadre institutionnel à nos échanges intellectuels et, plus précisément, à contribuer à la constitution d'un champ commun où nos différentes pratiques s'inscrivent, se croisent et s'interrogent mutuellement.

Pour une anthropologie de l'espace: champ, objet et méthodes

Derrière l'apparente diversité des contributions et des disciplines impliquées, quelques lignes force se dégagent qui, à notre avis, constituent la matière première de ce que pourrait être un nouvel enseignement interdisciplinaire commun à plusieurs formations universitaires.

On peut observer tout d'abord que, dans la grande majorité des textes, la constitution de l'espace comme objet anthropologique se fonde sur son caractère construit, soit à partir des pratiques ou actions, soit à partir des représentations que celles-ci suscitent. Même lorsque la définition de l'espace ne s'inspire pas d'une perspective constructionniste et part d'un postulat géométrique - l'espace comme vide (P. Stathacopoulos) - le rôle qui lui est attribué dans l'organisation de la vie sociale et dans son évolution a vite fait de lui donner une dimension anthropologique centrale. De cette première constatation en découle une autre tout aussi essentielle du point de vue de l'anthropologie,

La fonction de référence de différents lieux, aussi bien proches que lointains (F. Silvano), familiers ou exceptionnels, réels ou imaginés, qui se distinguent d'une conception abstraite et indifférenciée de l'espace (J. Muntañola) par leur capacité à représenter, évoquer, projeter et surtout identifier, ce qui nous place au coeur même de la réflexion anthropologique. Mais qui dit identifier, dit aussi différencier, puisque les deux

cheminements sont inséparables du point de vue cognitif. La question de l'autre est donc aussi présente dans la plupart des textes, y compris ceux qui se situent dans le champ de l'architecture et de l'urbanisme, question pour eux incontournable dans la perspective d'une approche décentrée - autrement dit épistémologique - de leurs savoirs et de leurs pratiques (E. Satti, J. Muntañola, J. Stefanou). Toutefois, depuis l'angle des autres sciences sociales, si l'on veut éviter le piège de la naturalisation de l'identité, ou pour parler de manière plus imagée, empêcher qu'elle devienne la tarte à la crème de tout un discours anthropologique refermé sur lui-même, dont l'énoncé finit en dernière instance par se confondre avec l'explication, il convient de ne pas s'arrêter sur les fonctions identitaires des lieux et y réintroduire le mouvement qui les investit, c'est-à-dire autant les transformations qu'elles subissent que les conflits qu'elles suscitent. Le concept de négociations (C.A. Afonso, Cardena da Silva) autour d'espaces - à la fois «structurés par et structurants de -l'identité» (M.J. Devillard), de frontières poreuses entre des domaines de réalité disparates mais tous impliqués dans un processus de construction identitaire (C.A. Afonso) viennent apporter un outillage éclairant.

Toujours dans le souci, partagé par la plupart des auteurs, de ne pas dissocier l'espace de sa propre temporalité (C.A. Afonso, L.V. Baptista, M. Cardena da Silva, J. Muntañola, D. Provansal, F. Silvano, E. Smadja, P. Stathacopoulos, J. Stefanou, entre autres), diverses propositions méthodologiques sont émises ici. S'appuyant sur l'analyse de la politique urbanistique de quartiers sociaux de Lisbonne, au temps de l'*Estado novo*, (en 1934 et 1935), la première souligne le caractère inséparable de la production et de l'appropriation de l'espace, la primauté de l'ordre social sur l'ordre urbain et préconise la recherche des dispositifs idéologiques à l'origine de ce double processus (L.V. Baptista). Pour sa part, Maria Cardena da Silva propose d'utiliser le tourisme comme «outil bon à penser» dans les transformations qui affectent le double processus de construction identitaire des natifs et des touristes et, à partir d'une démarche inspirée de l'interactionisme symbolique, insiste sur les mises en scène de l'authenticité et sur les manipulations que le natif fait de son «self».

Depuis une perspective différente, essentiellement épistémologique, Marie José Devillard met en garde contre l'efficacité sociale de l'objectivité apparente des endroits et rappelle que les rapports entre rapports sociaux et espace sont dialectiques (autrement dit, à la fois «*modus operandi*» et «*modus operandi*»). Par ailleurs, elle recommande de ne conférer à l'espace que la qualité d'un attribut, et non pas celle d'une condition primordiale de l'existence des pratiques. C'est dans ce sens qu'elle émet quelques recommandations empiriques qui consistent à analyser à la fois les formes d'appropriation pratiques et symboliques et les usages imaginaires ou réels de l'espace, afin de remonter «aux systèmes de dispositions des agents historiquement et socialement constitués qui gèrent les pratiques».

Josep Muntañola, s'appuyant sur la notion heuristique de Kôra, cherche à définir un champ interdisciplinaire capable de saisir les transformations ou «refigurations» des lieux des sociétés contemporaines, parallèlement à l'apparition de nouvelles identités spatiales et culturelles et préconise «un espace dialogique pour déterminer les caractéristiques d'une transformation globale qui produise des changements locaux.»

Pour Filomena Silvano, les transformations subies par la morphologie sociale ont une incidence sur les représentations, tandis que la mobilité des acteurs est à l'origine de la «multiplicité» des modèles identitaires. Gloria Conta, pour sa part, traite aussi de la représentation de l'espace, depuis une perspective historique, afin d'en montrer la progression, et, pour ce faire, s'appuie sur l'exemple de la cartographie d'une région alpine. Cela nous amène à rappeler une évidence: cet outil de connaissance qui s'affine

avec le temps est aussi le préalable nécessaire à une opération d'appropriation. Pour sa part, P. Stathacopoulos conçoit l'espace public au centre du champ de l'anthropologie de l'espace, étant donné le rôle central qu'il joue dans la conception et l'organisation de la vie sociale, mais il suggère de l'aborder d'un point de vue diachronique, afin de pouvoir établir des comparaisons entre les différentes phases de cette évolution. Enfin, J. Stefanou reprend l'approche comparative et la notion de *chora* pour suivre, depuis une approche anthropologique, l'évolution de la composition urbaine, cherchant à porter le débat sur le rapport entre spatialité et temporalité, proposition déjà contenue dans les axes prospectifs esquissés par Josep Muntañola.

Toujours en ce qui concerne la réflexion méthodologique et face aux exigences de la recherche empirique, plusieurs auteurs soulèvent la question de l'échelle d'analyse qui, à son tour, conditionne la «nature» des espaces ainsi construits, incitant à interroger différentes branches du savoir anthropologique au sein desquels, d'une manière ou d'une autre, une catégorie donnée d'espace est présente. En premier lieu, la mondialisation ou échelle globalisée de l'espace est au coeur de pratiquement toutes les analyses figurant dans cet ouvrage (Alfonso, A. Hatzopoulou, J. Muntañola, D. Provansal, C. Robin, F. Silvano, J. Stefanou); en tant que système économique et social doté d'une logique propre, qui, à son tour, investit des espaces secondaires ou intermédiaires puis des espaces localisés constitués en lieux de symbole et de mémoire mais aussi de pratiques quotidiennes qui, tout en donnant continuité au vécu, les relie d'une manière ou d'une autre à l'échelle de l'ordre globalisé. Ce macrospace ne peut être éludé car c'est lui qui préside aujourd'hui à l'agencement des échelles, autrement dit, à la hiérarchisation des intérêts, des compétences et des pouvoirs; c'est lui encore qui nous introduit et nous permet d'aborder la dimension politique de l'espace, celle qui fonde l'apparition de territoires, à partir d'une double logique d'inclusion et d'exclusion (D. Provansal, C. Robin).

En ce qui concerne la dimension écologique de ce macrospace, laquelle interroge les sciences de la nature, elle renvoie à l'interdépendance des collectivités humaines dans la gestion de leur ressources communes et souligne en ce sens l'urgence d'un cadre juridique capable de définir ce en quoi consiste un «bien spatial» tout en en élargissant le contenu aux éléments du passé constitués en patrimoine (A. Hatzopoulou).

À l'autre bout de la chaîne, ce sont les microespaces qui retiennent l'attention, ceux qui procèdent des corps en mouvement, soit parce qu'ils se déplacent dans l'espace public participant de sa création éphémère (M. Delgado), soit parce que, dans leur pratique quotidienne, ils appréhendent l'inadéquation de la conception architecturale des logements qu'ils occupent par rapport à leurs propres besoins culturels (R. Bekkar). La complexité des relations entre culture, espace et pratiques ne peut être contournée qu'au prix d'une prise en compte de la pluralité des répertoires et de l'établissement d'une communication interculturelle (R. Bekkar).

Mais, dira-t-on, qu'en est-il du champ même de l'anthropologie de l'espace dans tout cela? Ici, les réponses sont variées et témoignent encore de l'incertitude dans laquelle les différentes disciplines baignent encore les unes par rapport aux autres, incertitude ou plutôt questionnement qui nous paraît riche de débats à venir, s'agissant d'une nouvelle branche du savoir qui, à la croisée de différentes disciplines, cherche à dépasser les frontières des savoirs spécialisés.

Pour Manuel Delgado, une anthropologie de l'espace est la matrice qui englobe différentes disciplines. Réfléchissant sur l'objet plus précis de l'anthropologie urbaine, il fait remarquer qu'il est essentiel de différencier «les structures liquides de l'urbain» en tant que «chaînes relationnelles délocalisées et précaires» de l'histoire de la ville, autrement dit de sa matérialité, ainsi que de l'histoire de l'urbain, à savoir celle des usagers. De

même, l'anthropologie urbaine a pour objet l'urbanité et, en tant que telle, se distingue clairement d'une anthropologie du territoire. Josep Muntañola part du concept d'architecture de l'espace humain défini par une triple dimension - celle du corps, celle de l'histoire sociale et celle des modèles opératoires sur le territoire - pour proposer un objet commun à toutes les disciplines impliquées dans le champ plus vaste de l'anthropologie de l'espace, mais objet soumis à une dialectique de transformation qui renvoie le global - les espaces transnationaux - au local et vice-versa. E. Satti cherche à concilier le point de vue culturaliste - la connaissance culturelle de l'espace - avec une perspective dynamiste qui fait de l'activité humaine une «disposition vers», un «projet» et définit le champ de l'anthropologie de l'espace en négatif, c'est-à-dire par tout ce qu'elle ne partage pas avec d'autres disciplines. Si pour Christelle Robin, l'architecture reste un analyseur privilégié de l'espace, il lui faut adjoindre le concept d'invention et penser celle-ci comme système autonome doté de sa propre intelligibilité. Chez Joseph Stefanou, la composition urbaine est le point de départ qui mène à la matrice - la ville *chora* qui incarne à la fois *topos*, *mythos et logos* - et s'ouvre à des problématiques plus récentes comme la défense du patrimoine, face à la destructuration culturelle provoquée par la mondialisation, ou plus classiques, comme une anthropologie des lieux.

Ce bref tour d'horizon nous permet de constater que le chemin à parcourir est encore long avant de pouvoir doter l'interdisciplinarité d'un contenu plus précis et de forger des «concepts transactionnels» (J. Muntañola) véritablement opératoires. L'émergence d'un domaine à la fois spécifique et commun à d'autres disciplines, qui constituerait une véritable anthropologie de l'espace n'en est encore qu'à ses débuts mais dans la mesure de ses possibilités, cet ouvrage prétend y poser des jalons.

1 Paul-Levy, F; Segaud, M. Anthropologie de l'espace, CCI, 1983, Terrain n° 2.